

**Les Cahiers**  
*Une collection pour comprendre ce qui nous arrive*

## **Le cahier N° 5**

**Essai**

# **La place du Christianisme dans l'imaginaire occidental ou Le Christ invisible**

**Bernard Spee**

**Editions Onehope**

*Le Cahier n°5*

Première édition : 11 février 2019

Dernière mise à jour : le 1 mai 2019

**Vous pouvez contribuer à la diffusion de notre site de plusieurs façons :**

**> 1/ si vous trouvez ce texte en accès libre sur Internet, vous pouvez nous aider à maintenir la qualité du service en versant votre contribution :**

**par un virement sur le compte bancaire**

**IBAN : BE13 0836 5681 0039**

**BIC : GKCCBEBB**

**Bernard Spee**

**4020 Belgique**

**> 2/ vous pouvez aussi acheter un exemplaire papier en format A4 , exemplaire numéroté et signé qui vous parviendra par envoi postal à l'adresse que vous nous communiquerez.**

**Le coût pour ce texte est de 5 euros.**

**Dépôt légal : février 2019. D/2019/13.661/2**

**ISBN : 978-2-930874-24 -1**

## Essai

# La place du Christianisme dans l'imaginaire occidental ou Le Christ invisible

" C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal."

Annah Arendt<sup>1</sup>

" Le sujet idéal du règne totalitaire n'est ni le nazi convaincu, ni le communiste convaincu, mais l'homme pour qui la distinction entre le fait et la fiction (i.e. la réalité de l'expérience) et la distinction du vrai et faux (i.e. les normes de la pensée) n'existent plus."

Annah Arendt<sup>2</sup>

"L'Europe est en malaise de ne plus savoir que faire, aujourd'hui, du christianisme."

François Jullien<sup>3</sup>

"Pourquoi viens-tu nous déranger maintenant ?"

*La Légende du grand inquisiteur*<sup>4</sup> Dostoïevski

Dans l'imaginaire<sup>5</sup> occidental, il y a une série de grands Récits qui nous fondent - nous Occidentaux - qui nous justifient dans nos pensées, dans nos actions, voire dans nos intentions. Parmi ceux-ci, il en est un qui est cultivé, qui inspire encore et que l'on rejoue volontiers dès qu'il y a des tensions sociales tant il est connu, ancré dans la mémoire collective, c'est le grand Récit de la Révolution française mais il y a un autre récit plus ancien et toujours présent, plus dans notre architecture et nos musées que dans nos esprits : il s'agit du Récit biblique.

### Importance et limites du Récit de La Révolution française

La Révolution française est ce grand récit qui comporte ses héros, ses victimes et ses martyrs qui ont réussi à inscrire dans nos pratiques les Idées de Liberté, d'Egalité et de Fraternité. Il faut souligner que la Liberté, l'Egalité et la Fraternité sont des Idées auxquelles nous nous sommes mis à croire avec passion. Cependant il n'est pas si évident de prouver que nous

---

<sup>1</sup> Arendt A., *Le système totalitaire*, Editions du Seuil, Coll. Points Politique n°53, Paris, 1972,.

<sup>2</sup> Ibidem, p.224.

<sup>3</sup> Jullien F., *Ressources du christianisme mais sans y entrer par la foi*, Editions de L'Herne, Coll. Cave Canem, mars 2018, quatrième de couverture. "Il faut mettre fin à cet évitement de la question du christianisme au sein de la pensée contemporaine." Ibidem, p. 8.

<sup>4</sup> Dostoïevski F., *Les Frères Karamazov*, Editions Le livre de poche, Tome 1, n°825, 1972, p.327.

<sup>5</sup> "La relation *imaginaire* se spécifie par l'absence d'une médiation entre le soi et la chose, entre le soi et l'objet du désir, entre le soi et l'idée." in Lemaire A., p.336 Aujourd'hui notre relation au christianisme est très souvent de l'ordre de l'imaginaire, elle est névrotique car nous ne voyons pas ce qui pourrait faire médiation entre le récit évangélique, le mot dieu et nous. Pour pouvoir en parler, en discuter à nouveau, il faut pouvoir lui retrouver une valeur symbolique forte. La condition pour retrouver une valeur symbolique est la présence d'un troisième terme qui nous permet de prendre distance par rapport à tout ce qui flotte et erre dans nos esprits à propos du texte religieux. Ce troisième terme est le concept de père adoptif qui renvoie à une réalité observable et à laquelle on peut adhérer.

sommes libres face aux multiples forces de l'existence, ou tout le moins de savoir à quel degré de liberté, chacun d'entre nous peut se trouver. Il n'est pas plus aisé de croire au rôle égalisateur des lois sur les individus tant le degré de diversité de conditions matérielles et intellectuelles des individus est grand. Quant à la Fraternité<sup>6</sup>, c'est là une idée qui a un écho bien religieux, plus précisément évangélique et qui a été jointe aux deux premières après coup quand on s'est aperçu assez vite que les deux premières ne garantissaient pas à elles seules l'harmonie sociale et qu'il fallait faire appel à une dimension plus "spirituelle". Au final, on peut dire que le grand Récit de la Révolution française occupe la première place dans notre imaginaire social mais il n'a pas totalement effacé le grand Récit biblique.

### **Le christianisme comme le grand Récit fondateur de l'Occident**

Si on s'intéresse au caractère imaginaire de nos grands Récits, la religion chrétienne intrigue au plus haut point. En effet, affirmant la venue d'un dieu sur Terre parmi les hommes, la religion chrétienne garde comme centrale l'idée de dieu mais au point de la rendre contradictoire par son extrême proximité des humains. Aussi a-t-on parfois qualifié la religion chrétienne d'être une "religion de fin de la religion", l'idée de dieu disparaissant au profit du seul visage de l'humain. La transformation de l'idée de dieu qui s'opère dans l'imaginaire chrétien, appelle logiquement une recherche des racines anthropologiques du christianisme. Cette recherche n'est en rien réductrice, elle vise à comprendre pourquoi des millions d'êtres humains pendant deux mille ans ont engagé une foi profonde dans le discours chrétien. S'il est vrai comme l'affirme Platon que "le nombre ne fait pas une vérité", cette inscription historique du christianisme peut-elle être qualifiée pour autant de préjugé ou de choix déraisonnable, voire délirant<sup>7</sup> ? Pour clarifier l'enjeu, il s'agit de retourner au texte.

### **Un phénomène de résonance entre christianisme et psychologie ?**

Par certaines de ses affirmations comme celle de la résurrection, de l'immaculée conception et des miracles, etc., le récit évangélique peut nous apparaître aujourd'hui comme un tissu de fictions, d'inventions. Comment a-t-on pu croire à tant d'histoires ?

La principale raison qu'on peut avancer, est que l'être humain déteste le vide, en particulier celui auquel le confronte la mort, la disparition observable d'un être cher. Le désir est grand de cacher le vide, de le voiler par des récits, des fictions qui nous disent pourquoi on est là, comment on va vivre ensemble et vers quoi on va. Par conséquent, les êtres humains n'ont pas fini de se satisfaire de récits anciens ou nouveaux pour masquer leur peur de l'expérience de la mort ou leur peur du futur.

Avec les sciences, nous essayons aussi d'une certaine manière de combler le vide mais nous réussissons juste à découvrir que la réalité est toujours plus complexe. Aussi l'émergence de la conscience ou de l'humanisation apparaissent toujours comme bien mystérieuses. Pourtant on peut pressentir combien des idées comme la Liberté et l'Egalité contribuent fortement à l'idée d'humanité même si au-delà d'un certain seuil, elles se heurtent à ce que nous avons appelé les limites symboliques<sup>8</sup>.

Malgré cette réserve, nous postulons que certaines fictions comme les religions ont pu anticiper les conditions fondamentales qui nous font humains. Ces fictions religieuses ont pu être vécues et théorisées intuitivement par des êtres exceptionnels dans des contextes favorables. Nous avançons que la religion chrétienne est une de ces fictions qui a deviné et explicité des conditions de l'humanisation avant les sciences humaines. Lors de leur

---

<sup>6</sup> La Charte des Nations Unies comporte une référence universelle, celle de la famille humaine.

<sup>7</sup> Freud a pu dire que " Le délire est la théorie d'un seul , la théorie est le délire de tous."

<sup>8</sup> Nous renvoyons le lecteur à notre essai , le cahier N°4 *Les limites symboliques dans l'imaginaire occidental*.

développement, ces sciences humaines font des tris, et parfois retiennent et dévoilent la pertinence de certaines figures ou mythes pouvant donner lieu à des concepts psychologiques valables. Pensons aux mythes de Narcisse ou d'Oedipe. Ce sont les différents niveaux de pertinence de ces récits mythologiques ou religieux qui font dire par exemple à Jacques Lacan que "le mythe est le degré épique de la structure." Voilà pour une part ce qui à nos yeux permet et justifie un réexamen de l'imaginaire du christianisme même si à ce stade, certains verront comme plus importante l'influence de la civilisation grecque, cet autre berceau de la civilisation occidentale. Mais ce serait vite oublier l'idée de fraternité.

Ajoutons qu'une heureuse et possible coïncidence ou résonance entre une part de l'imaginaire chrétien et des conditions psychologiques de l'humanisation n'exclut en rien une perversion de la symbolique chrétienne au point de la décrédibiliser comme c'est le cas pour l'instant avec les crimes sexuels commis contre l'enfance<sup>9</sup>.

## Il est un Dieu

Au coeur de l'imaginaire chrétien, il est un dieu qui serait venu parmi les hommes: c'est le Christ. Du Christ, on dit qu'il est fils de Dieu et qu'il aurait cheminé parmi les hommes comme un homme. Donc comme tout être humain, le Christ a dû se définir ou se positionner par rapport à l'idée<sup>10</sup> de dieu.

Or on peut dire que l'idée de dieu est une idée des plus communes pour l'être humain Cette idée se définirait par l'idée de toute-puissance. Rien d'étonnant ! l'être humain naît petit, il ne se guérit pas de ce vécu, il se rêve grand et fort. La preuve historique majeure de ce désir de toute-puissance universellement répandu se retrouve dans toutes les civilisations humaines. De la Chine à l'Europe en passant par l'Afrique et l'Amérique, la traduction de ce désir de toute-puissance se nomme empereur céleste, roi-soleil, pharaon ou l'inca, chacun croit accéder à la toute-puissance, être un des dieux vivants ou un des fils directs des dieux. Autrement dit, l'idée de dieu est consubstantielle à la nature humaine. Les projections de cette idée hors de soi conduisent à des pratiques mais n'en font pas pour autant une réalité. Pour la plupart des êtres humains, à défaut d'accéder ou d'approcher cette toute-puissance, il leur reste à l'attribuer, à la déléguer à un Autre. En somme, si nous nous cachons notre désir d'être comme des dieux, nous accordons par défaut "ce droit" à quelques autres : ça nous rassure, ça met un certain ordre, ça fonde une hiérarchie. Dès lors, il apparaît évident que **la grande affaire des religions, c'est la question du pouvoir** et celle de légitimer l'application de lois et d'une certaine violence comme intrinsèquement liée au maintien de la vie.

## La rencontre du Christ avec l'idée de dieu

Au départ le Christ est un juif ordinaire éduqué dans la religion juive traditionnelle. Cette religion juive professe un Dieu unique dont on ne peut pas faire d'image (L'image étant une forme de possession de l'autre.), et que l'on ne peut nommer ( Nommer quelqu'un, c'est avoir prise sur lui.). Le Dieu juif est<sup>11</sup>, tout simplement, en étant du reste inaccessible : il est transcendant, au-delà de toute appropriation humaine. Et si dans le Temple de Jérusalem, il se trouve un lieu qui lui est réservé, appelé le Saint des Saints, ce lieu des plus sacrés est vide : aucun humain ne peut y entrer sauf le grand prêtre une fois par an. Ce fut un grand moment

---

<sup>9</sup> Spee B., (2019), *Du roman hergéen au roman "évangélique" ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée*, Editions Onehope, Coll. Les Petites Etudes Hergéennes n°9, 24 pages.

<sup>10</sup> A la différence de F. Jullien, nous estimons qu'il faut partir de l'idée de dieu : l'idée existe avant tout comme aspiration humaine fondamentale à la toute-puissance. Ne pas le faire biaise toute analyse.

<sup>11</sup> A Moïse qui demande : " Qui es-tu toi qui m'appelle à libérer le peuple juif ?", la réponse est " Je suis celui qui est."

d'étonnement pour les Romains quand ils détruisirent le Temple en 70 ap. J.C., ils croyaient trouver dans le Saint des Saints le plus grand des trésors...

Dans une telle conception transcendante de Dieu, dire qu'on est fils de Dieu, est un blasphème puni de mort... Or lors de son baptême par Jean Baptiste, le Christ, fils d'un charpentier, entend à l'âge de trente ans une voix lui dire : "Voici mon fils bien aimé."

Dans le texte de l'évangile de Luc au chapitre 3, on lit ceci :

21 Or comme tout le peuple était baptisé, Jésus, baptisé lui aussi, pria ; alors le ciel s'ouvrit ;

22 l'Esprit Saint descendit sur Jésus sous une apparence corporelle, comme une colombe, et une voix vint du ciel : « *Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré.* »

Cette désignation engage une soudaine et grave crise de conscience chez l'individu Christ : il n'est pas comme les autres juifs. Impossible, intenable et blasphématoire aux yeux de leur Tradition! La crise de conscience qui a lieu chez l'individu Christ est traduite dans le récit de Tentations. Un auteur comme Dostoïevski, géant de la littérature russe, dont Nietzsche a pu dire que c'était le seul à lui avoir appris quelque chose en psychologie, fait de ce récit des Tentations la pierre angulaire de sa foi.

Toute comparaison n'est pas raison mais le récit des Tentations est l'équivalent d'une annonce qu'un service de psychologie pourrait donner à un jeune en lui apprenant qu'il est à haut potentiel ou surdoué : comment va-t-il intégrer, vivre cette annonce ? Que fait-on avec une telle nouvelle ? On attrape la grosse tête, on rêve de dominer les autres sans travailler. Rêve de toute-puissance ! Rêve d'être dieu ! Si tu es fils de Dieu, alors...

Examinons ce récit des Tentations dans le texte de l'évangile de Luc au chapitre 4:

1Jésus, rempli d'Esprit Saint, revint du Jourdain et il était dans le désert, conduit par l'Esprit, pendant quarante jours, et il était tenté par le diable.

Il ne mangea rien durant ces jours-là, et lorsque ce temps fut écoulé, il eut faim.

3Alors le diable lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain. »

4Jésus lui répondit : « Il est écrit : *Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra.* »

5Le diable le conduisit plus haut, lui fit voir en un instant tous les royaumes de la terre

6et lui dit : « Je te donnerai tout ce pouvoir avec la gloire de ces royaumes, parce que c'est à moi qu'il a été remis et que je le donne à qui je veux.

7Toi donc, si tu m'adores, tu l'auras tout entier. »

8Jésus lui répondit : « Il est écrit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et c'est à lui seul que tu rendras un culte.* »

9Le diable le conduisit alors à Jérusalem ; il le plaça sur le faite du temple et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ;

10car il est écrit : *Il donnera pour toi ordre à ses anges de te garder,*

11et encore : *ils te porteront sur leurs mains pour t'éviter de heurter du pied quelque pierre.* »

12Jésus lui répondit : « Il est dit : *Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu.* »

13Ayant alors épuisé toute tentation possible, le diable s'écarta de lui jusqu'au moment fixé.

Mais qui est ce personnage appelé diable ? C'est une image de ces moments de doute qui nous assaille, qui nous divise quand on réfléchit et qu'on se met à peser le pour et le contre. Le propre du diable<sup>12</sup> est d'être cette force qui divise, sépare au lieu de réunir. Cette méditation du Christ au désert se traduira par le rejet de trois tentations qui sont comme trois expériences de pensée.

La première est celle de "changer les pierres en pain": le Christ refuse en disant que l'homme ne vit pas seulement de pain mais de la parole de Dieu. Et il est vrai qu'on ne peut construire un être humain si on ne lui parle pas: des parents qui nourriraient leur enfant sans lui parler, ne peuvent le faire grandir...

---

<sup>12</sup> L'étymologie nous renseigne bien : dia-bolos s'oppose à sym-bolos

La deuxième tentation est celle d'être "au sommet d'une montagne", lieu emblématique de domination. Le Christ n'accepte pas cette offre car pour lui, la toute-puissance ne peut qu'appartenir qu'à un tout Autre, Dieu.

La troisième tentation le conduit par la pensée au sommet du Temple de Jérusalem, lieu le plus fréquenté par les Juifs. Il est invité par le diable à se jeter en bas en étant sûr qu'il en sortira indemne : le Christ fera donc le buzz. Le Christ refuse: il ne veut pas séduire en se donnant en spectacle...

En fait, ces trois expériences de pensée attestent d'une profonde connaissance de l'âme humaine, elles représentent **les trois attentes fondamentales des êtres humains :**

- 1/ **le désir d'être à l'abri de tout besoin matériel (la faim, etc...)**
- 2/ **le désir d'ordre, celui d'être protégé**
- 3/ **le désir d'être distrait, amusé**

Ces trois désirs confirmés par la pyramide du psychologue Abraham Maslow offrent s'ils sont rencontrés une garantie de l'adhésion, voire de la soumission des masses humaines.

Or à quoi assiste-t-on ? Le Christ refuse de satisfaire ces trois besoins fondamentaux, il n'asservira pas les masses humaines en les satisfaisant. Cependant, si le Christ est dans le rejet, il ne sera pas dans l'ignorance ou le mépris de ces besoins comme l'indiquent les miracles qu'on lui attribue, par exemple, celui de la multiplication des pains pour une foule affamée ou celui de marcher sur l'eau...

Le rejet de trois tentations est avant tout le refus d'asservir car ce qui est premier, c'est l'écoute d'une Parole. Offrir une Parole avant toute chose, c'est offrir un espace de liberté. Soulignons que ce refus du pouvoir absolu présente un risque, celui d'être repoussé par tous ceux qui ne croient que dans la logique du pouvoir...

Ce risque grandit manifestement quand cette Parole deviendra dans son parcours plus explicite. Elle prendra un caractère de Vérité absolue quand par exemple, le Christ affirmera : " Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie." (Jean 14,6) On demande à voir ou à entendre car il y a là une affirmation de toute-puissance évidente à se proclamer l'Alpha et l'Oméga.

D'autant qu'avec cette proclamation se glisse la promesse d'une vie éternelle, aspiration fantasmagique bien humaine pour un être fini... Cette aspiration conduit à l'affirmation de l'existence d'un autre monde<sup>13</sup>. Cet autre monde sera la base d'un asservissement historique sans précédent des consciences , démarche toute à l'opposé de la réponse du Christ face aux trois tentations. Cette dérive sera dénoncée très justement Nietzsche. "Je vous en conjure, mes frères, à la Terre restez fidèles, et n'ayez foi en ceux qui d'espérances supraterrrestres vous font discours."<sup>14</sup>

En conséquence s'impose plus que jamais la question: "Mais d'où parle cet individu Christ?"

### **Inéluctable questionnement contemporain sur la généalogie du Christ**

Après Nietzsche, Freud et Lacan, il est difficile de faire l'impasse sur un questionnement psychanalytique à propos de l'enfance du Christ. L'Eglise a tenté de fermer toute interrogation avec le dogme de l'Immaculée conception à dater de 1858 qui met la mère du Christ comme un femme à part, née sans péché et mère sans relation sexuelle. La Vierge Marie se retrouve

---

<sup>13</sup> Notez que le transhumanisme a tout l'air de reprendre cette aspiration.

<sup>14</sup> Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Editions Gallimard, coll. Idées n°267, 1971, Paris, p.22. Ce dernier qui dans sa folie personnelle ira jusqu'à se présenter comme l'Antéchrist - c'est dire combien il s'est confronté à l'image du Christ.

deux fois vierge, vierge de relations sexuelles et vierge de tout péché... Ce double statut interdit de la part du croyant tout questionnement sexuel dans un contexte historique véritable. Et pourquoi le sublime et la plus haute spiritualité ne pourraient-ils pas surgir, émerger d'une expérience historique particulière? Pourquoi la plus haute spiritualité devrait-elle tomber du ciel ? Pourquoi ne pourrait-elle pas surgir de la chimie des relations humaines ? Le fondement moral n'en serait-il pas plus interpellant et mobilisateur ?

Or les textes évangéliques nous apprennent combien le Christ rencontre les conditions sociohistoriques de ses contemporains. Ainsi bien de textes nous le montrent défendant et secourant la condition féminine peu enviable à l'époque que ce soit dans l'épisode de Marie-Madeleine avec le fameux "Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ?", ou dans l'épisode de la fille de Jaïre<sup>15</sup> ou de la femme impure à cause de ses règles incessantes, etc. Autant de textes qui montrent une attention aux détails intimes de la vie biologique et aux exclusions sociales en résultant !

Les historiens nous apprennent combien la société patriarcale juive multipliait les restrictions à l'égard des femmes, restrictions qui allaient jusqu'au divorce pour un plat mal cuisiné, ou jusqu'à l'interdiction de l'étude des textes religieux, etc.

Imaginons un instant le regard qu'un Juif ordinaire de Galilée aurait pu avoir sur la grossesse de Marie: une femme soudainement enceinte sans un mari connu ; plus énorme encore, une femme enceinte de Dieu... Heureusement il s'est trouvé sur son chemin un homme bienveillant sinon cette femme encourait un risque terrible. Aux yeux des lois de l'époque, une femme séduite et abandonnée devait être exclue et son fils considéré comme un bâtard. Joseph la sauve du déshonneur et du risque d'exclusion pour elle et surtout pour son enfant. Cet homme manifeste une générosité au-dessus des lois de son temps.

Dès lors, l'enfant Jésus pourra voir humainement dans ce père adoptif, le père idéal; puis au-delà, dans un deuxième temps, l'image de ce père idéal pourra être projetée sur l'idée de Dieu. Indice majeur, le Christ emploiera pour parler de Dieu le terme *Abba* qui en grec signifie familièrement *papa* et qui en hébreux s'écrit *Aba*. Terme inacceptable pour la Tradition juive ! Une telle familiarité dans la religion juive était impensable : rappelons ici que YHV, yahvée est un ensemble de trois consonnes imprononçables qui ont pour but de mettre Dieu à distance.

En somme, il est possible que le Christ soit cet enfant qui a sublimé, et avec le temps, spiritualisé<sup>16</sup> l'idée de Dieu tant il s'est trouvé devant un homme exemplaire qui a accepté d'être son père sans l'être biologiquement. Dans cette histoire familiale, Joseph est celui qui a dû faire le plus grand chemin dans l'acceptation de l'étrangeté de la situation que ce soit dans l'hypothèse virginale ou humaine. Marie, elle, avait pour moitié l'intimité<sup>17</sup> de la grossesse pour faire sien cet enfant issu d'un Absent. L'humanisation ne serait-elle pas dans le dépassement du cadre sociobiologique quand il s'agit de sauver un enfant ?

En conclusion, si l'analyse du contexte sociohistorique de la naissance du Christ majore la dimension adoptive dans le chef du père, il doit y avoir dans le texte évangélique, par voie de conséquence, une mise en évidence de l'importance du respect de l'enfance : c'est le cas.

A ce propos, c'est le grand oubli de la réflexion de F. Jullien dans son petit opus sur le christianisme: il y majore à l'excès l'affirmation du sujet "Je suis le Chemin,..." en

---

<sup>15</sup> Dolto F., *L'évangile au risque de la psychanalyse* tome 1 (n°111) et t. 2 (n°145), Col. Points Anthropologie, Editions du Seuil, Paris, 1980,1982.

<sup>16</sup> A propos de ce terme, nous ferons nôtre la nuance de F. Jullien quand il dit: "Spiritualiser n'est pas exploiter un rapport analogique pour s'élever dans l'idéal, car ce symbolique en reviendrait à l'opposition de l'intelligible et du sensible et, par là même, ferait rater le vivant de la vie." p. 66

<sup>17</sup> Cette intimité peut dans l'imaginaire de certains construire les images d'une femme toute-puissante et d'un fils presque père de lui-même, images qui occultent le chemin d'humanité qu'accomplit Joseph. A la limite, l'image d'une femme toute-puissante est une dérive occultante, voire perverse; elle consacre le dogme de l'Immaculée Conception comme une sorte de superstructure idéologique d'une classe cléricale.

commentant : "A travers le statut du Christ, la vérité est devenue le fait du sujet" (p.90) et donc "La vérité n'est plus un donné transcendant auquel il faut s'ouvrir en s'y soumettant, mais le sujet, dans sa conduite, l'"oeuvre" ou la "fait", c'est-à-dire qu'il la fait advenir."(p91). Il y a cette affirmation mais pas pour elle-même...

### Un autre écho sur le lien entre pouvoir et enfance

Il est un texte évangélique fondamental qui est une sorte de double du récit des Tentations mais cette fois, la tentation s'adresse aux disciples, aux apôtres<sup>18</sup>, ceux qui souhaitent prendre la succession du Christ. De façon magistrale, ce texte nous apprend qu'ils sont soumis dès le départ du christianisme à la tentation du pouvoir...et que cette tentation a un lien étroit avec la question du respect de l'enfance.

Le texte de référence ne sera pas envisagé une fois de plus dans son caractère hétéronome c'est-à-dire comme venant d'une source extérieure, en tant que Révélation mais comme un passage explicite du « roman »<sup>19</sup> évangélique et ce, dans le but de maximaliser l'attention aux réalités.

Indiquons ici que désigner le récit évangélique comme un « roman » ne nous semble pas un principe méthodologique réducteur si on prend la définition du roman de Milan Kundera : «L'esprit du roman est l'esprit de complexité. Chaque roman dit au lecteur : "Les choses sont plus compliquées que tu ne le penses." C'est la vérité éternelle du roman mais qui se fait de moins en moins entendre dans le vacarme des réponses simples et rapides qui précèdent la question et l'excluent. »<sup>20</sup>

### La question de l'émergence des valeurs dans le « roman » évangélique ?

La pierre angulaire du "roman" évangélique nous semble résider dans un texte<sup>21</sup> centré sur l'enfance, plus encore que dans le texte des Tentations. Le texte part d'une question-problème : « **Qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux ?** ». C'est une question qui porte sur le Pouvoir. Face à la question, la réponse étonne plus encore : « Le plus grand, c'est le plus petit. ». Formulation paradoxale, contradictoire, voire provocante ? Réponse incomplète et caricaturale qui infantilise<sup>22</sup> le propos!

Voyons plutôt. Si on s'arrête à l'expression «dans le Royaume<sup>23</sup> des Cieux » et qu'on la relie à une hiérarchie politique ou à une utopie, la question des apôtres au Maître est une question humaine, très, voire trop humaine. La question porte la marque d'une recherche de pouvoir, de puissance. Elle est du même ordre que celles-ci : « Qui est le plus fort ? Le plus beau ? Le

<sup>18</sup> L'étymologie du mot *apôtre* vient du grec *apostolos*, envoyé, messenger.

<sup>19</sup> Une enquête auprès d'universitaires anglophones à qui on avait demandé de faire un classement des œuvres romanesques les plus importantes en Occident a placé trois grands noms dans l'ordre suivant :

en premier : **la Bible** ; en deux : **Shakespeare** et en trois : **Proust**

La Bible a beau être le plus grand roman dans l'Occident, elle subit les déformations les plus baroques. On se reportera à notre analyse : Spee B., (avril 2006) *Le Da Vinci code ou Le degré zéro de la littérature*, article inédit accessible sur le site [www.onehope.be](http://www.onehope.be), 7 pages.

<sup>20</sup> Kundera M., (1986), *L'art du roman*, Edition Gallimard, coll. Folio n° 2702, Paris, p.30

<sup>21</sup> A regarder rapidement les trois passages (Mt 18, 1-14 ; Mc 9,33-37 ; Lc 9,46-48), le lecteur verra par lui-même combien les textes sont faits de morceaux qui s'agencent ou s'organisent différemment. Nous avons fait le choix de suivre le texte de Matthieu car il nous semble pousser plus loin l'explicitation du questionnement initial à savoir: « Qui est le plus grand ? ».

<sup>22</sup> Sur cette problématique, nous renvoyons le lecteur à notre étude " *Introduction aux matriochkas d'Emmanuel Carrère ou Comment sortir du problème de L'avoir et de L'être?*, avec une postface d'Emmanuel Carrère, Editions Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires n°12, 2016,27 pages.

<sup>23</sup> A l'époque en Palestine, on ne connaît que des royaumes, des empires qui du reste sont souvent aussi des théocraties.

plus intelligent ? ». Préoccupation bien trop humaine, dirait Nietzsche. Proposition étonnante dans le chef d'un groupe en projet de construire une société plus fraternelle...

Lisons le texte de l'évangile de Matthieu 18,1-9 :

"1 A cette heure-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent: "Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux?" 2 Appelant un enfant, il le plaça au milieu d'eux 3 et dit:" En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. 4 Celui -là donc qui se fera petit comme cet enfant, voilà le plus grand dans le Royaume des Cieux. 5 Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même.»

6 "Mais quiconque entraîne la chute d'un seul de ces petits qui croient en moi, il est préférable pour lui qu'on lui attache au cou une grosse meule et qu'on le précipite dans l'abîme de la mer.

7 Malheureux le monde à cause de tant de chutes ! Certes, il est nécessaire qu'il y en ait mais malheureux l'homme par qui la chute arrive ! 8 Si ta main ou ton pied entraînent ta chute, coupe-les et jette-les loin de toi; mieux vaut entrer pour toi dans la vie manchot ou estropié que d'être jeté avec tes deux mains ou tes deux pieds dans le feu éternel! 9 Et si ton oeil entraîne ta chute, arrache-le et jette-le loin de toi; mieux vaut pour toi entrer borgne dans la vie que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne du feu!"

Ce qui étonne le plus à la lecture du texte, ce qui fait énigme outre le paradoxe grand/petit, c'est la violence des propos attribués au Christ : il semble être partisan de la peine de mort. Pourquoi cette radicalité ? Est-ce l'indice qu'un point essentiel, un principe fondamental du message s'y révèle ?

### **Quelles réponses à la question trop humaine "Qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux ?"**

Face à cette préoccupation très humaine, la réponse du Christ est étonnante. Il est ici important de reprendre le cours du texte.

La réponse se formule en trois propositions successives qui marquent un approfondissement :

Au début de la réponse, au verset 3, il est dit : « Si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » **Il s'agirait de « redevenir comme un enfant ».** Cette proposition provocante peut bloquer le lecteur.

**Comment comprendre cette première proposition ?** Envisageons plusieurs sens même *a priori* les plus absurdes.

Le premier sens serait à l'évidence **un sens physique** : il s'agirait de « rapetisser ». Chose invraisemblable sauf à attendre qu'avec l'âge, les vertèbres se tassent et qu'on soit objet d'une régression infantile... A l'opposé de la croissance physique attendue, il s'agirait de ne plus grandir physiquement et même de régresser. Absurde !

Le verset 4 offre un deuxième sens : il permettrait un déplacement vers **un sens plus psychologique** : il s'agirait de « se faire petit comme cet enfant », de ne pas « mûrir », de ne pas développer un esprit critique pour « se rendre humble », voire forcer une forme d'humilité, de crédulité, celle de l'enfant qui s'en va croire aux histoires du Père Noël... Anticipation de la sentence de Tertullien : « Je crois parce que c'est absurde. » Cette attitude placerait le texte à contre-courant de tout mouvement d'éducation, d'émancipation vers plus d'autonomie. Il s'agirait de ne pas grandir psychologiquement. Absurde !

Un troisième sens qu'on pourrait désigner comme évident en même temps que "pragmatique" s'impose avec le verset 5 : « **Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même.** »

Très concrètement, ce qui est mis en évidence cette fois, ce sont les ressources, la force, le pouvoir<sup>24</sup> de l'adulte qui doivent servir à élever, à faire grandir plus petit que soi et pas à exploiter, à asservir ou à abuser.

La valeur mise en avant, celle d' « accueillir plus petit que soi » se confondrait avec la personne même du Christ comme une puissance qui ne veut pas asservir, écho de la l'attitude prise à l'issue des Tentations.

Le commentaire de la Traduction Oecuménique de la Bible note avec justesse qu'il y a là dans le verset 5 du texte un véritable retournement<sup>25</sup>. Que faut-il entendre par là ? Que l'usage de la force intellectuelle, physique ou esthétique ne sera pas tourné pour écraser mais pour élever, fortifier le plus petit. Ce qui est promu n'est pas la logique d'un arrière-monde eschatologique ou d'un ailleurs utopique, mais une logique temporelle, celle de notre monde où il y a des petits, des grands, des égarés et d'autres qui tous doivent vivre ensemble.

### **Autre « retournement surprenant », l'évocation du recours à la violence ?**

Après ce glissement où le plus grand est celui qui accueille le petit, le texte prend un tour plus surprenant encore surtout avec le verset 6 : « Mais quiconque entraîne la chute d'un seul de ces petits qui croient en moi, il est préférable pour lui qu'on lui attache au cou une grosse meule et qu'on le précipite au fond de la mer. » Cette proclamation d'une condamnation à mort peut choquer, elle reste cependant sous la marque d'un conditionnel mais elle indique sans équivoque que porter atteinte au développement d'un enfant par une violence extrême est le pire des crimes<sup>26</sup>. Cette violence amplifiée par la crédulité et donc la réceptivité de la victime va s'inscrire comme sur une page blanche avec une intensité qui va la rendre irréversible en même temps que sidérante et donc reproductible.

### **Après la peine de mort, l'amputation ...**

Qu'est-ce qui suit dans le texte ? Une phrase désespérée, désabusée ? « **Malheureux le monde à cause de tant de chutes !** » (v.7) suivie de « **Certes, il est nécessaire qu'il y en ait mais malheureux l'homme par qui la chute arrive !** » (v.8). Le texte indique combien l'injonction morale proclamée et reconnue n'empêche pas le scandale, le Mal : le monde par sa complexité dispose d'une autonomie, d'une liberté, il n'est pas plus contrôlable par la Société que par l'Eglise ou même par Dieu. Donc, sans les condamner, le texte se désole de la situation mais il souligne l'importance de cette autonomie du monde.

De plus l'individu par qui ce malheur arrive, est renvoyé à lui-même comme si son humanité, voire l'Humanité dépendait d'une réponse purement individuelle face à cette atteinte à l'enfance. Un contexte social ou politique ne serait en aucun cas une excuse même s'il arrive que certaines énergies sociales et relationnelles se fédèrent à un coût économiquement faible sur le dos de l'enfance tant celle-ci - même si elle est une promesse d'avenir -, est aussi celle

---

<sup>24</sup> Souvent la valeur première mise en avant dans le cadre religieux est la soumission, l'obéissance à un principe qui négativement se formulerait comme suit : « Tu ne t'es pas fait tout seul », ou qui positivement exprimerait la reconnaissance d'un grand Autre. Il s'agit de l'acceptation du principe d'une autorité externe.

<sup>25</sup> « Il y a ici un retournement dans la pensée : après avoir été exhortés à se faire petits comme les enfants, les disciples sont maintenant invités à accueillir les enfants. » in T.O.B., *Le Nouveau Testament*, Edition Du Cerf, 1983, Paris, p.93

<sup>26</sup> « La peine de mort et les mutilations qui semblent préférables à un sort plus terrible encore ne doivent pas être comprises comme des lois à appliquer. Elles jouent plutôt le rôle de comparaisons hyperboliques pour souligner la gravité de ce qui est en cause. » in Focant C., *L'évangile selon Marc*, Les Editions du Cerf, Coll. Commentaire biblique, Paris, 2004, p.366. Globalement, le commentaire de C. Focant tend à donner au texte une portée uniquement eschatologique et en rien fondatrice.

qui n'a pas encore de réseaux relationnels élaborés et donc, celle qui offre le moins possible de repréailles instituées. L'esprit évangélique dénonce ce mécanisme culturel (souvent inconscient) même s'il assure à l'ordre social une permanence discutable dans un monde miséreux où à l'époque, l'exploitation, l'esclavage et l'abandon des enfants étaient monnaie courante. L'existence d'un discours moral peut atténuer plus directement les chocs entre les personnes, diminue le risque de situations conflictuelles qui engagent souffrance et mort. Il reste que quand des chocs inévitables se produisent, ils conduisent à des phénomènes de victimisation qui pourront devenir des fondements<sup>27</sup>.

### Une incitation à un auto-positionnement moral ?

En dénonçant le mécanisme collectif et en majorant la responsabilité individuelle, il y a dans le texte la proclamation d'un auto-positionnement moral absolu : en dernier ressort c'est toujours l'individu qui décide et qui donc doit répondre de ce qu'il fait. L'automutilation attesterait d'une véritable prise de conscience.

Cette majoration du rôle de la conscience pourrait être perçue comme une réappropriation idéaliste or ici, ce n'est pas le cas comme l'indique l'expression répétée "Mieux vaut entrer dans la vie manchot ou estropié [...]" (v.8-9) autrement dit handicapée. Concrètement le handicap est présenté ici à la limite comme un "chance", une mise en situation qui replongerait et ramènerait l'individu dans une condition de dépendance proche de celle de l'enfant ce qui serait un moyen de réintégrer la communauté humaine... Par une prise de conscience empathique, l'individu pourrait anticiper le mal qu'il a commis ou va commettre.

Nous pourrions appuyer le propos en disant que la conscience est comme une case vide<sup>28</sup> à savoir un mécanisme qui permet à l'homme de recombinaison les éléments conscients et inconscients qui le structurent ou qui tentent de le structurer. Mais ce rôle de la conscience n'est effectif que par rapport à la matérialité des pressions des discours comportant des valeurs. S'il n'y a pas de discours de valeurs, la conscience tourne à vide.

Soulignons combien le christianisme est dans le dépassement de ces "solutions" physiques au profit d'une solution psychologique : ce n'est pas le corps qui rend humain mais la conscience morale. Ce dépassement moral prôné par le Christianisme naissant est étroitement lié à l'abandon du rite de la circoncision. "Mieux vaut la circoncision du coeur." dira l'apôtre Paul. Cette option qui privilégie le discours relativise la portée symbolique du rite : même si raccourcir l'organe masculin a une portée symbolique énorme pour une société patriarcale, elle a pour envers, en défaveur de la femme, une compensation majorante pour l'homme car elle le désigne comme celui qui L<sup>29</sup>a à défaut de L'être totalement<sup>30</sup>. Toujours le désir de toute-puissance ...qui devrait être encadré, accompagné par une parole.

---

<sup>27</sup> C'est la logique des violences au fondement des cultures que René Girard a tenté d'explicitier dans ses analyses.

<sup>28</sup> Deleuze G. (1979), *A quoi reconnaît-on le structuralisme ?* dans François Châtelet (dir.), *La philosophie au XXème siècle*, T.IV, Marabout, coll. Université n° MU 314, Verviers, 1979 [1973]

<sup>29</sup> Le "L" majuscule renvoie à la toute-puissance qu'aucun être ne possède, ce "L" majuscule est cet "objet" imaginaire mais référencé comme masculin simplement parce que le pénis rendrait mieux compte d'une forme de visibilité de l'énergie sexuelle qui appartient du reste à tout être humain. Le propos renvoie en fait à la théorie de Lacan sur le complexe d'Oedipe qui "consiste en une dialectique dont les alternatives majeures sont : être ou ne pas être le phallus, l'avoir ou ne pas l'avoir, [...]" in *Vocabulaire de la psychanalyse*, p.312.

<sup>30</sup> L'abandon de la circoncision a probablement eu une incidence indirecte sur la libération sociale de la femme en Occident.

## Conditions pour une prise de conscience : des discours de référence

La prise de conscience n'est probablement pas possible par elle-même, elle n'est possible que par confrontation à des discours, des paroles. Si on ne parle plus au sens fort du mot c'est-à-dire si on n'avance pas des discours structurés, il y aura difficilement prise de conscience, on aura tout au plus une simple suspension : on ne peut pas considérer un cri d'effroi, une indignation, même une interpellation comme un discours; ils ne sont que le degré zéro du discours. L'absence de discours médiateur sème la confusion. C'est probablement notre situation.<sup>31</sup> « Notre situation est là : puisque aujourd'hui, c'est le nouveau modèle qui presque partout est en vigueur, puisqu'on pense le plus souvent le sujet débarrassé de toute autorité tutélaire, il faudrait que l'on ait affaire à des sujets d'autant plus vertébralisés. Mais cette vertébralisation n'est pas un donné spontané, elle doit s'acquérir, se mettre en place, et pour ce faire, il faut l'exercice d'une autorité tutélaire bien pensée : ni l'autoritarisme paternel de l'école-caserne, ni l'emprise maternelle qui ne se satisfait que de l'obéissance absolue mais non plus une intervention qui n'ose plus avoir un lieu, un encadrement qui ne cadre plus en rien à force de devoir séduire ou d'avoir besoin de l'accord de ceux qu'il devrait encadrer ! »<sup>32</sup>

## Une dimension fabulatrice ?

Dans la suite du texte évangélique, il semble que le refus d'une prise de conscience conduirait à une condamnation éternelle dans le feu de la géhenne<sup>33</sup>. Ce type de faute ne pourrait être effacée : elle ne peut faire l'objet ni d'un rachat ni d'un pardon possible<sup>34</sup>. Il est important ici de souligner que l'extrême violence évoquée se fait dans une visée préventive : donner à voir par l'image (la meule au fond de la mer, les amputations) que la gravité ou le désastre sont la conséquence inéluctable de certaines actions... C'est la fonction fabulatrice<sup>35</sup> qui est mise en avant ici.

Dans l'histoire du Christianisme, le recours à l'image va connaître un développement extraordinaire, et dans certains cas, l'image va céder le pas, donner corps à des "fictions" philosophiques et cléricales par exemple: l'Enfer et son envers, le Paradis. Ces concepts et leurs cortèges d'images seront la source d'un pouvoir considérable sur les esprits et conduiront par la suite à une réaction dénonciatrice tout aussi forte... On doit contester ces images. Cependant dès le départ du texte évangélique, il y a des recours imagés comme les paraboles. Or précisément dans la suite du texte de Matthieu, nous trouvons une parabole dont voici le texte (18,10-14):

---

<sup>31</sup> Jean-Pierre Lebrun analyse bien cette situation mais la perçoit comme une incontournable et authentique opportunité pour produire de la valeur mais il ne dit pas combien ce type de situation « épuise, tue » la personne même quand cela réussit.

<sup>32</sup> Lebrun J.P., Wenin A., *Des lois pour être humains*, Editions Erès, coll. Humus Entretiens, 2008, Toulouse, p171-172.

<sup>33</sup> Rappelons que très significativement le terme *géhenne* renvoie initialement à ce lieu géographique de la ville de Jérusalem où on jetait les ordures et où on y boutait le feu...

<sup>34</sup> Rappelons ici la solution que dans le cas de crimes interconfessionnels, Gandhi préconisa à un hindou responsable de la mort d'un enfant musulman dont il avait fracassé la tête contre un mur en réponse au massacre de son enfant et de sa femme par les musulmans à Calcutta : « Je sais comment sortir de l'enfer : tu prendras un enfant musulman grand pour fils et tu l'élèveras comme ton fils mais en lui inculquant les valeurs de l'Islam. »

<sup>35</sup> Nous renvoyons le lecteur au livre *L'espèce fabulatrice* de Nancy Huston qui met brillamment en évidence le rôle des fictions dans la construction des êtres humains. De plus, dans l'épistémologie contemporaine, la fonction fabulatrice intervient parfois pour expliquer l'émergence de la science moderne. A ce propos, on pourra lire notre court commentaire *Du pouvoir de la fiction ? Un à-propos sur L'invention des sciences modernes* d'Isabelle Stengers, octo 2008, 4 pages (accessibles sur site [www.onehope.be](http://www.onehope.be)).

10 Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car, je vous le dis, aux cieus leurs anges se tiennent sans cesse en présence de mon Père qui est aux cieus. 11 Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. 12 Quel est votre avis ? Si un homme a cent brebis et que l'une d'entre elles vienne à s'égarer, ne va-t-il pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres dans la montagne pour aller à la recherche de celle qui s'est égarée? 13 Et s'il parvient à la retrouver, en vérité, je vous le déclare, il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées. 14 Ainsi votre Père qui est aux cieus veut qu'aucun de ces petits ne se perde.

### Le passage à une autre économie psychique

La suite du texte évangélique *via* cette parabole conduit à un redoublement du respect dû à l'enfance : « Gardez-vous de mépriser un seul de ses petits, car, je vous le dis, aux cieus leurs anges se tiennent sans cesse en présence de mon Père qui est dans les Cieus ». Nous traduirons d'emblée cette proposition digne de la fable<sup>36</sup> par la proposition suivante: «Le Dieu biblique n'est pas un dieu des puissants mais une puissance qui a souci de la croissance des petits. » Cette proposition s'enracine dans l'histoire fondatrice du Judaïsme<sup>37</sup> où le Dieu de Moïse prend la défense d'un petit peuple en esclavage contre le peuple égyptien, un grand peuple au sommet de sa puissance.

C'est dans ce contexte culturel qu'avec le Nouveau Testament est venue s'ajouter l'histoire familiale particulière que nous avons déjà évoquée : l'idée d'une paternité sublime induisant le passage, le glissement de l'image d'un père adoptif exemplaire à l'image d'un Dieu qui ne peut être que paternel. Ce mécanisme psychologique de projection lié à un contexte sociohistorique est comme le côté face d'une situation qui, par son côté pile, n'exclut pas une transcendance de l'événement. Autrement dit, ce savoir anthropologique peut avoir pour envers et pour implication une foi certaine, foi selon laquelle la grande affaire d'une vie quelle qu'elle soit, est la défense et la prise en charge d'une autre vie...

Aussi cette proposition théologique imagée « d'un père dans les cieus » se trouve confortée parce que liée à la promotion de la vie. En écho, la parabole vient proposer une expérience psychologique accessible, sorte de vérification expérimentale à tenter. Cette expérience à tenter est celle de l'individu qui découvre qu'il a plus de satisfaction à sauver une brebis égarée au risque de perdre l'entièreté de son troupeau. Peut-on douter du fait que retrouver, voire de reconstruire un être perdu ou à la dérive soit plus riche émotionnellement, affectivement, voire intellectuellement que de surveiller un ensemble d'individus grégaires, presque autonomes et formatés aux exigences sociales ? Concédonsons que ce risque est plus facile à engager quand on a déjà vécu dans une zone de confort affectif. On découvre les choses par contraste. Encore qu'il faut savoir s'arracher à sa zone de confort....

### De l'enfant à l'égaré

Outre cette plus-value affective qui nous est proposée, l'intérêt du texte est d'élargir le concept d'enfance à l'égaré, à l'exclu. L'égaré n'est plus uniquement l'enfant (à structurer) mais un adulte qui est paumé, qui doit « demander son chemin » et se rendre à la réponse qui lui est faite. Cet adulte égaré est bien comme un enfant, jouet de forces qu'il rencontre...

Mais par son dernier verset – s'il y a une extension du sens possible – la fin du texte est sans équivoque « Votre Père qui est aux cieus veut qu'aucun de ces petits ne se perde. » (v.14). En

---

<sup>36</sup> Les anges peuvent être vus comme les images d'êtres matériels qui s'imposent comme présence à la personne divine.

<sup>37</sup> On se reportera à notre étude abordant les origines de la mythologie biblique. in Spee B., *Hergé et le mythe du boy-scout ou la bonne conscience de l'Occident ? Lire Tintin avec Lévi-Strauss*, in *Mythe et bande dessinée*, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, février 2007. pp.335-357.

conséquence, il ne peut y avoir aucun compromis avec l'abuseur d'enfants. C'est le plus grand crime contre la vie et un crime contre Dieu si on a l'image d'un Dieu vu comme un père. Cette foi religieuse devrait conduire la loi sociale à être terrible car l'enfant est précisément le lieu où s'intériorise à ses débuts la représentation qu'on se fait de la Loi. C'est le chemin d'un progrès social mais qui aujourd'hui entre en concurrence avec l'individualisme contemporain. Remarquons qu'au sens étymologique, le terme *individu* désigne "une entité qui ne peut se diviser sans se détruire". A l'opposé, le terme *parent* vient du mot latin engendrer, il suppose une division (cellulaire)... De fait, la parenté est une situation de division, de partage: une mère la vit d'abord intimement, biologiquement alors que le père doit la découvrir au niveau symbolique.

Si nous avons bien ici l'affirmation religieuse du Christ et de Dieu dit le Père comme référents ultimes, il n'en reste pas moins que le texte offre matière à une vision matérialiste et pragmatique sur les conditions d'émergence de la Vie. Nous pourrions ainsi synthétiser l'essentiel de l'analyse en disant que l'Humanité tient en deux propositions qu'il sera difficile de rejeter sans compromettre la Vie surtout niveau psychologique :

1/ la loi du monde ne serait pas la loi du plus fort mais celle d'une puissance qui a souci de faire grandir plus petit qu'elle.

2/ la satisfaction affective est plus grande dans le cas où on fait grandir un plus petit ou un plus faible et elle est nettement moindre à s'occuper de ceux qui ont déjà intégré les normes d'une vie sociale. Les enfants rejetés, égarés, les marginalisés « rapporteraient » plus ...

Croire, c'est un peu savoir ça.

### Quelle est la loi du monde ?

A suivre le texte évangélique, il apparaît que le fondement<sup>38</sup> de la morale réside dans la foi **que le grand (qu'il soit l'adulte et ultimement Dieu) veut la croissance du petit.** Le corollaire de cette proposition est que **le petit doit pouvoir croire qu'il en est ainsi pour grandir.**

Maintenant on peut douter que cette foi soit tout-à-fait la réalité. On peut penser qu'elle ne correspondrait qu'à un aspect du réel. Il est même fort possible que pour certains, d'expérience, ce soit l'inverse qui soit vrai à savoir que la réalité, la loi de la Vie est bien la loi du plus fort et que croire le contraire ne peut être qu'une totale illusion. Et si par hasard, l'inverse - le petit qui triomphe du grand - se produit comme le laisse supposer l'histoire biblique, on le doit à l'usure du temps qui fait que le plus fort vieillit, s'affaiblit et se relâche.... Logique hégélienne du maître et de l'esclave.

Si les deux options peuvent se vérifier, voire coexister, il revient à l'individu de choisir la proposition qui assure au mieux sa vie ou plutôt la Vie: il faudrait choisir sa fable, sa fiction.

Sur ce point, nous faisons écho aux propos de Nancy Huston dans son essai *L'espèce fabulatrice* : « Il n'est ni possible d'éliminer les fictions de la vie humaine. Elles nous sont vitales, consubstantielles. Elles créent notre réalité et nous aident à la supporter. Elles sont unificatrices, rassurantes, indispensables. On a vu qu'elles servaient au meilleur comme au pire. [...] Tout ce que l'on peut faire, c'est essayer d'en choisir des riches et belles, des complexes et des nuancées, par opposition aux simples et brutales. »<sup>39</sup>

---

<sup>38</sup> Il y a une autre approche possible autour de cette question : nous en avons fait écho dans notre étude intitulée « *Comment l'éthique vient aux scientifiques ?* », septembre 2009, 10 pages (accessibles sur site).

<sup>39</sup> Huston N., *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, 2008, Paris, p.191.

## Un autre texte redouble la mise en garde contre la Tentation du pouvoir

Il est encore un autre texte évangélique qui dévoile une sérieuse mise en garde contre toute tentation d' "être le plus grand dans le Royaume des Cieux". Cette mise en garde se trouve dans un texte qui a pu passer pour une obscurité théologique : il s'agit du texte de la transfiguration.

Ce récit raconte qu'arrivé au sommet d'une haute montagne<sup>40</sup>, accompagné de trois disciples, le Christ "rayonne", devient un être lumineux.

Lisons le texte chez Matthieu au chapitre 17:

1 Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre et Jacques et Jean son frère, et les mène à l'écart sur une haute montagne.

2 Il fut transfiguré devant eux: et son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière.

3 Et voici que leur apparurent Moïse et Élie qui s'entretenaient avec lui.

4 Intervenant, Pierre dit à Jésus : "Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je vais dresser ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, une pour Élie.

5 Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les recouvrit. Et voici que de la nuée, une voix disait : "Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir. Ecoutez-le.

6 En entendant cela, les disciples tombèrent la face contre terre, saisis d'une grande crainte.

Ce texte est problématique dans la mesure où il met en question la condition humaine du Christ : est-il là dans une autre condition, celle de "ressuscité" avant la résurrection ? Une telle ambivalence viendrait relativiser la véritable historicité du Christ.

Aussi pour sortir du dilemme, nous pensons que ce texte est une vision, un rêve prémonitoire de l'apôtre Pierre, principal acteur du récit.

La description qui nous est faite serait une vision imagée traduisant l'inquiétude d'une perte, l'épisode précède l'arrestation et la crucifixion. Dès lors la transfiguration serait l'anticipation d'un deuil à faire que l'apôtre Pierre souhaite prévenir par la capture de l'énergie que portent le Christ, les prophètes, bref la capture de la force divine pour en faire du sacré.

De fait la vision éveillée que fait l'apôtre Pierre, convoque et fait défiler trois grandes figures: le Christ, ses annonceurs Moïse et le prophète Elie, sorte de rapide récapitulation de l'histoire biblique. La vision éveillée se clôture au moment où le principal protagoniste, l'apôtre Pierre se propose de construire une tente pour chacun. Pourquoi pas une cathédrale ? Le récit dit le désir humain de capturer la toute-puissance. L'enjeu est bien de capter l'instant, la présence, de l'enfermer dans une structure solide, matérielle. Est-ce seulement pensable d'enfermer la vie de l'Esprit, le dynamisme d'une personne dans une structure matérielle ? La disparition de trois personnages dans un rapide brouillard indique qu'on ne peut pas emprisonner les vivants ou la parole vivante.

On peut toujours rêver de le faire avec les morts et leurs restes : il est fréquent de croire que le corps mort ou un objet du disparu peuvent conserver une partie de l'âme ou un peu de la vie du disparu. Mais avec cette vision anticipatrice de la résurrection, la mise en garde du récit de la transfiguration résonne comme un avertissement : il sera impossible de sacraliser le corps du Christ...

## De la transfiguration à la résurrection ou l'impossible sacralisation du corps du Christ

Alors que le récit de la transfiguration est déjà une mise en garde contre toute sacralisation du vivant et du passé, il y aura cependant dans le christianisme un immense culte des reliques...

---

<sup>40</sup> Ce lieu est un symbole de puissance d'où on domine tout un territoire.

Pourtant le tombeau est vide, il n'y a pas de corps à disposition. Serait-il possible que le corps ait été enlevé et dispersé par l'autorité religieuse juive ou romaine ? Possible mais s'il y a une résurrection, le croyant peut estimer que le corps enlevé ou détruit échappera de toute façon à tout pouvoir politique. Il reste que la tentation de la capture, de la réappropriation peut être celle du croyant.

En effet l'animisme à savoir que les choses ont une âme, est puissamment inscrit dans la nature humaine. Un petit détour rapide par l'histoire du culte des reliques révèle combien celle-ci a donné lieu à commerce et à manipulation. On peut même avancer que la connaissance de l'histoire des reliques est le plus sûr moyen pour perdre toute foi dans le message. A défaut du corps du Christ, des historiens expliquent ainsi que si on collationnait tous les morceaux dits de la croix du Christ qu'on peut trouver dans de multiples églises, on pourrait reconstituer non pas une mais plusieurs croix. Mais il y a plus, illustrant le principe que l'argent peut tout acheter, voir fabriquer : la ville de Bruges, la Venise du Nord, va pouvoir vers 1200 trouver une fiole avec le sang du Christ, Le Saint Sang comme si un malheureux témoin devant la passion du Christ avait eu le réflexe de se précipiter pour recueillir le sang du crucifié... Autre écho, une église italienne prétend posséder la seule partie du corps du Christ dont il a été séparé à savoir le prépuce dû à la circoncision... Cet élément anecdotique, déraison de l'imagination humaine, nous amène à évoquer le fait même de la résurrection.

Au-delà de toute considération sur la vraisemblance de la résurrection du Christ, nous voudrions souligner que par delà le tombeau vide, l'absence du corps du crucifié rend la sacralisation problématique. Mieux encore, l'idée même de résurrection désigne la sacralisation du corps du Christ comme impossible : à la limite, elle en fait un interdit.

Mais le récit des évangiles nous indique que le Christ comprend le vide que va laisser sa disparition et qu'il y a dans la nature humaine un besoin énorme de médiation. Comment faire le deuil de quelqu'un qu'on a aimé passionnément et suivi ?

Persuadé du fait, le Christ propose "en mémoire de lui" le partage du pain et du vin en lieu et place de son corps et de son sang. Mais est-ce là une invite à trouver un substitut à la sacralisation du corps disparu ? Ou est-ce une fois de plus une façon de redoubler un "procès" en désacralisation ? En effet, est-ce possible de "sacraliser" deux biens parmi les plus quotidiens, le pain et le vin ? A priori non ! Par ce choix des éléments les plus communs à la vie quotidienne, il y a une injonction, une invitation à ne pas sacraliser : il n'y aurait rien à mettre à part, dans un autre lieu parallèle à la vie quotidienne...

Du reste, la sacralisation du pain et du vin à l'église présente un risque majeur, celui de reproduire du sacré en dehors du partage quotidien. La sacralisation du pain et du vin permettrait de mettre à distance l'injonction du partage de la quotidienneté : partager le pain sacralisé à l'Eglise dispenserait de le faire très concrètement, l'office offrirait très vite une caution pour ne pas avoir à le faire dans le quotidien, cette dissociation installe pour le fidèle un confort de vie...Se repose la question de la médiation : comment faire son deuil d'une disparition ? Cette question serait mortifère. En écho, il y a cette phrase du Christ qui dit : "Laissez les morts enterrer les morts". Et de fait, s'il y a une résurrection, il ne reste que la vie, il y a que la vie à vivre dans sa quotidienneté, bref expérimenter une démarche selon une Parole. Il faut reconnaître que cette proposition place l'individu dans une tension extraordinaire, un appel presque surhumain.

Remarquons qu'avec du sacré, on peut s'arranger, trouver quelques accommodements ou plutôt "accommodements" pour être en paix avec l'idéal, pour le mettre à distance...

## Du rôle d'un clergé

La tension avec l'idéal peut être estimée trop grande, immense, voire torturante au point que l'individu risque l'abandon partiel ou total. En conséquence, une solution s'impose, celle d'abandonner l'idéal à d'autres "meilleurs" que soi, abandon qui se payera d'un pouvoir qu'on leur accorde très spontanément, celui d'autoriser des compromis, de pardonner des fautes, bref d'être juge de notre rapport, de notre distance par rapport à l'idéal. Au final, ce groupe à part, ce clergé naissant se voit accorder un contrôle social. Tout le problème sera ne pas en abuser. Pour ce groupe à part, grande sera la tentation de maximaliser ce pouvoir pour accélérer l'entrée de la société dans l'idéal, à défaut pour alléger la charge d'âmes que l'idéal leur impose. Sur cette voie grande sera la tentation de trouver les moyens y compris celle d'un autre monde, d'une vie après la mort où un jugement peut rattraper les rebelles. Cette idée politique d'un autre monde parallèle a été reprise à Platon qui en faisait via sa théorie des Idées le moyen de s'assurer qu'il n'y aurait plus de condamnation injuste comme celle de Socrate. "L'Histoire ne serait pas le jugement dernier."<sup>41</sup> Ou encore " les âmes ne seront jamais mortes"<sup>42</sup>... Avec les idées et les images de Paradis et d'enfer, le clergé chrétien pouvait sortir victorieux de toutes les luttes temporelles, historiques, bref être au-delà de l'Histoire.

Aujourd'hui, ce qui dément au plus haut cette prétention intemporelle et qui nous plonge dans une responsabilité quotidienne et complète de notre humanité, c'est notre déchaînement des puissances technologiques, depuis la bombe d'Hiroshima à la crise climatique en passant par Auschwitz, l'Internet et la génétique. L'injonction évangélique du partage du quotidien apparaît comme la plus réaliste, comme celle qui se prête à cette exigence d'une attention de tous les instants afin d'éviter une autodestruction de l'espèce humaine. C'est elle qui faisait dire à Teilhard de Chardin, paléontologue et jésuite, que "La bombe atomique est un progrès pour la conscience de l'humanité." Bref, une autolimitation par rapport à la puissance technologique serait une condition de notre maintien en humanité.

## La question du temps et celle de la vérité

Si l'évolution historique et technologique actuelle commande en urgence une majoration du rôle de la conscience humaine, alors, à 2000 ans de distance, la phrase "Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie." apparaît à la fois comme risible parce qu'elle est colossale dans sa prétention à affirmer une identité entre les fondements de la vie et un comportement. Mais comment concilier la vérité d'essence intemporelle<sup>43</sup> par définition et la vie, un phénomène temporel par essence ? C'est contradictoire. De plus l'affirmation d'une telle identité ne prête pas à tergiversations, à hésitations : il faut s'y soumettre...

---

<sup>41</sup> Nous paraphrasons la citation de Hegel qui affirmait que "L'histoire est le seul jugement dernier." Auquel nous pouvons avoir droit...L'affirmation est à la fois désespérante et mobilisatrice...

<sup>42</sup> Nous renvoyons ici au film chinois *Les âmes mortes* (2018) de Wang Bing qui évoquent la violence politique de la Campagne des Cent Fleurs et du grand Bond en Avant qui empêchait l'enterrement de ses victimes pour mieux cacher les crimes sur lesquels elle construisait son pouvoir.

<sup>43</sup> De notre point de vue, F. Jullien souligne à l'excès une distorsion du concept de vérité : " Une vérité peut être ou démontrée ou témoignée. Dans le premier cas, la vérité reste extérieure au soi du sujet et s'en prévaut, ne comptant que sur l'universalité de ses raisons pour être convaincante. C'est elle que revendique la philosophie : "Ceux qui écoutent, non pas moi, mais le discours-raison, *logos*..."dit Héraclite. Dans le second cas, la vérité n'est pas tant intérieure au sujet, comme le serait une vérité seulement subjective, qu'elle est portée, "assumée, par le sujet, dans sa position absolue de sujet, qui s'engage tout entier, en tant que soi, dans son ipsité, à (pour) l'affirmer." (p.102-103)

Et si le problème fondamental, inaugural n'était pas tant dans cette proximité entre vie et vérité que dans la manière de découvrir<sup>44</sup>, de reconnaître cette proximité<sup>45</sup> ?

Retournons au récit évangélique. Force est de constater que la vie du Christ est un phénomène temporel : c'est bien ce qu'affirme le premier terme de la proposition "Je suis le Chemin". Un chemin est un parcours, une ligne temporelle où se découvre une suite, la vérité et la vie. De fait, dans les faits qui nous sont rapportés, le Christ n'entrera dans son affirmation publique du "Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie." que vers l'âge de trente ans, donc, d'une manière progressive et pour finalement, ne la soutenir que dans le temps d'une année.

La longueur de ce murissement conduit à penser que sa mère Marie y est pour fort peu de choses, les 30 ans d'attente ne font pas d'elle un accélérateur de son évolution. De plus l'enfant Jésus s'il est le premier de Marie, n'est pas son unique enfant - son unicité n'apparaîtra que plus tard - il y a probablement d'autres enfants<sup>46</sup> qui sont nés du couple Marie et Joseph. Dès lors, on peut décrire sa Parole comme la résultante d'une maturation personnelle, elle serait issue d'un cheminement au quotidien sur base d'une naissance sauvée de l'abandon. Donc il a fallu du temps au Christ pour prendre conscience de son identité véritable qui aux yeux des juifs de l'époque et tout autant à nos yeux du 21ème siècle, ne peut que le faire passer pour un fou, quelqu'un d'aliéné par ces mots que sont ici dieu, père, fils, esprit..

### Le Christ, un marginal repéré très tôt par des fous ?

Généralement on qualifie de fou celui qui devient étranger à sa communauté, il est aliéné<sup>47</sup> parce qu'il est enfermé dans un discours qui pour les autres est sans rapport avec la réalité ou totalement opposé au discours communément accepté. Le Christ risque cette qualification auprès de ses contemporains alors qu'il situe très bien leurs attentes ce qui lui permettra de mieux placer son propos afin de les faire douter et de les amener à évoluer. Cette stratégie, il va l'appliquer avec mesure et pédagogie. C'est la brusquerie dans le propos qui aurait été synonyme de folie: elle l'aurait fait repérer trop vite comme dissident ou faux prophète.

On peut lire cette stratégie dans l'évangile de Marc<sup>48</sup>. Le Christ va d'abord se présenter sous une dénomination qui est celle de "Fils de l'homme", donc comme quelqu'un au plus près du commun des mortels. Ce n'est que devant le Sanhédrin, le haut clergé juif, que le Christ sommé de répondre de son identité va déclarer qu'il est Fils de Dieu, ce qui motivera sa condamnation à mort pour blasphème. Le texte de Marc à ses tout débuts indique très finement que la dénomination "Fils de l'homme" est perçue par des "esprits impurs", des "fous" comme une précaution oratoire.

---

<sup>44</sup> Dans la réalité quotidienne, chacun demande du temps pour se construire, comprendre et se rassurer, se mettre à l'abri du quotidien qui a ses lois et ses accidents qu'il s'agit de vaincre si on veut simplement survivre. L'enfance et l'écolage peuvent être pertinents et sévères; ils doivent l'être car il y a de la survie du groupe, de la société. On ne peut pas mentir à sa jeunesse: mentir à sa jeunesse, c'est mentir avec le futur, c'est le compromettre. Donc, il doit y avoir identité entre les valeurs éducatives et la vie future

<sup>45</sup> Remarquons qu'une société vieillissante aura tendance à atténuer les exigences éducatives pour se reposer et maximaliser son confort : après nous le déluge..

<sup>46</sup> Le texte évangélique indique à certains endroits que le Christ avait des frères et soeurs. Citons ce passage de Marc Chapitre 3,31-35 ou 6, 3: " N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, Josès, de Jude et de Simon ? et ses soeurs ne sont-elles pas ici chez nous ?"

<sup>47</sup> Aliéné vient du latin alienus qui veut dire étranger.

<sup>48</sup> L'évangile de Marc est le plus ancien : on estime qu'il date de 50 ap. J.C. Dans l'évangile de Luc, c'est moins le cas: le lecteur se retrouve confronter à une généalogie où la qualification "fils de Dieu" est assez vite mentionnée. Citons les versets suivants : " 23 **Jésus, à ses débuts, avait environ trente ans. Il était fils, croyait-on, de Joseph**, fils de Héli, [...] 37fils de Mathousala, fils de Hénoch, fils de Iaret, fils de Maléléel, fils de Kainam, 38 fils d'Enôs, fils de Seth, **fils d'Adam, fils de Dieu.** "

Lisons plutôt le texte de Marc au chapitre 1,21-28 :

- 21 Ils pénétrèrent dans Capharnaüm. Et dès le jour du sabbat, entré dans la synagogue, Jésus enseignait.  
22 Ils étaient frappés par son enseignement ; car il les enseignait en homme qui a autorité et non comme les scribes.  
23 Justement il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit impur; il s'écria :  
24 "De quoi te mêles-tu Jésus de Nazareth ? tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu."  
25 Jésus le menaça : "Tais-toi et sors de cet homme".  
26 L'esprit impur le secoua avec violence et il sortit de lui en poussant un grand cri.  
27 Ils furent tous tellement saisis qu'ils se demandaient les uns aux autres : "Qu'est-ce que cela ? voilà un enseignement nouveau, plein d'autorité ! il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent !"   
28 Et sa renommée se répandit aussitôt partout, dans toute la Galilée.

Dans ce texte, le fou ou l'esprit impur a tout de l'individu qui se trouve en marge de la société parce que par son extrême intelligence ou sensibilité, il ne sait pas se taire et vivre dans les demi-vérités qu'impose le régime de la vie sociale. Dire la vérité à tout bout de champ vous rend insupportable pour la vie sociale. Ici l'esprit impur ou "démoniaque" désigne le Christ comme "le Saint de Dieu": cette vérité arrive trop tôt pour être dite, elle met en danger le discours que veut tenir le Christ. Il impose au marginal, au fou de se taire et le réintègre dans la vie commune.

Cette progressivité dans la démarche du Christ est la preuve de son historicité et du caractère construit et réfléchi de son propos. Il n'est pas question de dominer, d'imposer des vérités toutes faites, il s'agit d'abord de manifester un comportement au service d'un message "S'il est un dieu, il est un père qui vous aime". La précipitation dans la désignation ruinerait la transmission du message. Le Christ n'est pas fou et il l'est encore moins quand on voit comment il apprend à être attentif à l'étranger, à ceux qui ne sont pas juifs.

### **Comment passer du peuple élu à tous les autres ...**

Si le Christ en tant que juif est confronté à la tradition juive de l'Ancien Testament et ses blocages, il rencontrera par ailleurs l'étranger que sont l'occupation romaine - c'est le fameux "Rendez à César, ce qui appartient à César" - et la présence des peuples voisins comme les Phéniciens.

Aussi si son message est "la Vérité et la Vie", il se devrait d'offrir par principe une réponse aux questions existentielles que rencontre tout être humain. Son discours ne peut être à l'adresse du "seul peuple juif" enfermé dans le vocable de peuple élu.

Résumons ici les différents point de vue en présence :

1/ le point de vue qu'ont les Juifs de Dieu, point de vue enraciné dans leur libération "politique" :

Le Dieu d'Abraham et de Moïse est unique et inaccessible : c'est un dieu terrible et jaloux mais qui a défendu un petit peuple contre le très grand peuple égyptien. Ce dieu libérateur a exigé la conversion de tout un peuple au monothéisme.

2/ face à la tradition juive, dans un premier temps, le point de vue du Christ amène un déplacement par rapport aux lois juives, déplacement d'accent ce qui sera jugé inacceptable pour les élites religieuses menacées dans leur pouvoir :

Le Dieu d'Abraham et de Moïse est unique, tout-puissant mais il est comme un père adoptif : il a le souci de faire grandir l'enfant surtout quand ce dernier peut être une victime d'une exclusion, de nature religieuse. C'est une conversion intérieure qui est

demandée à la société juive selon le principe que "La loi est faite pour l'homme, et pas l'homme pour la loi."

3/ dans un deuxième temps, le point de vue du Christ s'élargit encore, au-delà d'un judaïsme sélectif, pour rencontrer une dimension universalisante :

Le Dieu d'Abraham et de Moïse est unique, tout-puissant mais s'il est comme un père adoptif, alors il a le souci de faire grandir tout enfant dont il a la charge mais aussi d'être attentif, ouvert aux enfants des autres car une préférence trop marquée empêche une généreuse émancipation...

Ce dernier et nouveau point de vue suppose deux mouvements, d'une part, une fermeture avec le souci d'être soucieux de ses proches, et d'autre part, un mouvement d'ouverture plus large qui se marque par une attitude de don. Cette disposition fondamentale se dit dans un passage évangélique intrigant, celui des petits chiens (Marc 7, 24-30). Souvent on ne le lit que partiellement<sup>49</sup>, et ce, parce qu'une certaine tradition divinise à ce point le Christ que cette tradition ne peut pas imaginer que dans son historicité, le Christ apprenne et "évolue". Etonnant et étrange<sup>50</sup>!

Lisons le texte de Marc au chapitre 7, 24-30 :

- 24 Parti de là, Jésus se rendit dans le territoire de Tyr. Il entra dans une maison et il ne voulait pas qu'on le sache, mais il ne put rester ignoré.  
25 Tout de suite, un femme dont la fille avait un esprit impur entendit parler de lui et vint se jeter à ses pieds.  
26 Cette femme était païenne, syro-phénicienne de naissance. Elle demandait à Jésus de chasser le démon hors de sa fille.  
27 Jésus lui disait : " Laisse d'abord les enfants se rassasier, car ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. "  
28 Elle lui répondit : " C'est vrai , Seigneur, mais les petits chiens, sous la table, mangent les miettes des enfants. "  
29 Il lui dit : " A cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille."Lisons plutôt le texte :  
30 Elle retourna chez elle et trouva l'enfant étendue sur le lit ; le démon l'avait quitté.

Précisons le contexte. Après avoir fui les foules juives toujours en demande de plus de miracles, le Christ se retire en terre étrangère hors de Galilée pour se reposer. Or c'est un comble, le voilà qui se fait "agresser" par une syro-phénicienne. Elle lui réclame une guérison, un miracle pour sa fille. Il lui répond par un jeu de mots méprisants, voire xénophobes et racistes<sup>51</sup>. Ce jeu de mots camoufle son agacement, voire son agressivité : "Laisse d'abord les enfants se rassasier, car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens." Importeraient avant tout les Juifs, les étrangers seraient à ranger dans un autre ordre, celui de l'animalité !

L'étrangère ne se laisse pas démonter et lui répond : "C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens, sous la table, mangent les miettes des enfants." Elle lui donne raison mais nuance son propos . Pour cette réponse, la fille de l'étrangère sera guérie.

Que faut-il comprendre? Que le Christ reconnaît l'oubli d'une vérité psychologique fondamentale à savoir qu'une préoccupation, un amour exclusif pour ses propres enfants (Les

<sup>49</sup> "Parole violente, qui peut se traduire par : je guéris les Juifs d'abord, car ce sont les enfants de Dieu, quant aux païens ce sont des chiens- des petits chiens, gentils peut-être, mais des chiens." in *Le Royaume*, p.574.

<sup>50</sup> De fait ce texte évangélique est marqué par le critère de l'embarras et il serait donc d'une grande authenticité. En écho, le lecteur se reportera au roman d'Emmanuel Carrère où on peut lire: "Quand une chose devait être embarrassante à écrire pour son rédacteur, il y a des fortes chances pour qu'elle soit vraie." in *Le Royaume*, p.575

<sup>51</sup> Rappelons que la stratégie des extrémistes pour éliminer des opposants est toujours de les considérer comme des animaux (rats, microbes, cafards, etc.) : on peut plus facilement tuer son prochain si on ne le voit pas comme un être humain.

Juifs) conduit à les rendre exigeants et capricieux. Or l'avenir donnera raison à cette étrangère : les Juifs condamneront le Christ à mort.

Il y a dans cet épisode une vérité qui est au-delà d'une vérité contextuelle. Ce qui est en jeu, c'est une vérité d'existence en matière éducative. Autrement dit, dans une société, l'amour familial doit être à la fois dans une certaine fermeture (s'occuper comme il se doit de ceux dont on a la charge) mais aussi dans une ouverture certaine aux autres, à l'étranger sinon nos proches seront pourris, à la limite, enfants-rois<sup>52</sup>. Ces enfants-rois et leurs parents compromettront l'avenir de la société.

Après un ton agressif, le Christ reconnaît la justesse du propos. En acceptant la "leçon" ou cette fine observation, **le Christ se montre divinement humain**<sup>53</sup>, il manifeste une humanité comme seul un "Dieu père"<sup>54</sup> pourrait le faire, il est au coeur même du mécanisme de la Vie.

S'il y a une hiérarchie apparente, le commandement final "Aime ton prochain comme toi-même" signifie qu'il doit y avoir des liens entre l'amour qu'on porte à soi-même, à ses proches et à l'étranger et que c'est cet amour qui nous ferait tous fils d'un Dieu père, loin de la figure du *pater familias* qui a droit de vie et de mort sur ses sujets.

## Conclusion

Le Christianisme se présente comme une religion de l'Amour universel : s'il est un Dieu, ce Dieu est Amour. Problème : que faut-il entendre par ce terme très commun ? Est-ce une puissance d'union où tout se confondrait sans distinction dans une vaste confusion de tolérance ?

A lire les textes, il semble que non ! La proposition "Dieu est Amour" signifierait qu'il s'agit de reconnaître une foi en laquelle s'il y a une toute-puissance, celle d'une croissance infinie (paternelle ou maternelle), elle se doit d'être limitée sinon elle est diabolique. Entendez que sans avoir un lien biologique, une toute-puissance limitée au plus près de l'humanité se reconnaît facilement car en étant forte, elle n'a d'autre souci que de faire grandir plus petit qu'elle : elle commande donc le respect des enfants dont on a par parenté biologique la charge sans pour autant négliger les autres enfants, les étrangers car c'est la seule façon de ne pas gâcher l'éducation de ses propres enfants et par là, la survie de toute société humaine.

Autrement dit, l'Amour proposé par les Evangiles prétend dire le mécanisme comportant la structure de ce qui serait la Vie humaine en soi.

**Au final, l'historicité du Christ fait surgir une parole de vie et de vérité, d'une vérité qui ne se découvre que dans un temps vécu. Paradoxalement cette historicité loin de le banaliser ou de le profaner, le rend plus proche et plus interpellant pour nos vies. A la limite, il vaudrait mieux qu'il soit ailleurs : un Christ invisible nous laisserait libre de l'usage du pouvoir mais ce Christ invisible nous laisserait sans espoir pour la vie des humains à venir.**

---

<sup>52</sup> Le lecteur se reportera à notre analyse " *Un enjeu de la pédagogie contemporaine : Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension*", Editions Onehope, Petites études pédagogiques n°4, août 2012, 16 pages.

<sup>53</sup> Notons par ailleurs que replacée dans un contexte historique global, la phrase est prémonitoire : à ne s'occuper que des Juifs, il risque de ne pas être reconnu ce qui sera le cas.

<sup>54</sup> Ici selon un contexte religieux, on pourrait logiquement dire que l'idée d'un "Dieu père" se décoïncide de l'idée de toute-puissance en confiant - avec le risque que l'on sait - son "Dieu-fils" à une vie humaine, aux êtres humains ; le "Dieu-fils se décoïncidant à son tour de l'idée de toute-puissance en étant à l'écoute, attentif au plus petit, à l'exclu, à l'étranger ; le disciple devant à son tour découvrir en cheminant l'intérêt de se décoïncider de l'idée de toute-puissance pour faire grandir ses propres enfants.

## Sommaire

### Ouvrages généraux:

- Arendt A., (1972), *La crise de la culture*, Edition Gallimard, Col. Idées n°263, (pour la traduction française).
- Arendt A., *Le système totalitaire*, Editions du Seuil, Coll. Points Politique n°53, Paris, 1972, p.224.
- Blais M.C., Gauchet M., Ottavi D., (2008), *Conditions de l'éducation*, Editions Fayard, coll. Pluriel 2010, Paris
- Camus A., *La Chute*, Edition Gallimard (1956), coll. Folio n°, 1983, 153 pp
- Carrère E., *Le Royaume*, P.O.L., Paris, 2014, 630 p.
- Castoriadis C.(1975), *L'institution imaginaire de la société*, Editions du Seuil, Paris, 502 pages.
- Castoriadis C.(1996), *La montée de l'insignifiance Carrefour du labyrinthe 4*, Editions du Seuil, Coll. Points n°565, Paris.
- Cyrulnik B., *Sous le signe du lien*, Editions Hachette Littérature, coll. Pluriel psychologie, Paris, 1989, 319 pp.
- Cyrulnik B. (2001), *L'ensorcellement du monde*, Editions Odile Jacob, Collection Poches n°67, , Paris.
- Cyrulnik B. (2003), *Le murmure des fantômes*, Odile Jacob, Paris.
- Cyrulnik B. (2017), *Psychothérapie de Dieu*, Editions Odile Jacob, Paris, 314 pages.
- Dolto F., *Lorsque l'enfant paraît " tome 1*, Editions du Seuil, 1977, p.93-95.
- Dolto F., *L'évangile au risque de la psychanalyse tome 1 (n°111) et t. 2 (n°145)*, Col. Points Anthropologie, Editions du Seuil, Paris, 1980,1982.
- Dolto F., *La foi au risque de la psychanalyse*, Col. Points Anthropologie n°154, Editions du Seuil, Paris, 1983.
- Ferry I., Gauchet M., *Le Religieux après la religion*, Editions Grasset, 2004.
- Gauchet M., *Le désenchantement du monde, Une histoire politique de la religion*, Editions Gallimard, Coll. Bibliothèque des sciences humaines, Paris,1985, 307 pages.
- Huston N., (2008) *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, Paris.
- Julien F., *L'invention de l'idéal et le destin de l'Occident*, Editions Du Seuil, coll. L'ordre philosophique, 2009, Paris, 291 pages..
- Jullien F., (mars 2018), *Ressources du christianisme mais sans y entrer par la foi*, Editions de L'Herne, Coll. Cave Canem, , 121 pages
- Klein E., (2013), *Allons-nous liquider la science ? Galilée et les Indiens*, Editions Flammarion, Coll. Champs sciences n°1091, Paris,
- Lebrun J.P., *La perversion ordinaire.Vivre ensemble sans autrui*, Editions Denoël, coll.Médiations, 2007, 436 pp.
- Kundera M. (1986), *L'art du roman*, Edition Gallimard, coll. Folio n° 2702, Paris,
- Lebrun J.P., Wenin A., (2008) *Des lois pour être humains*, Editions Erès, coll. Humus Entretiens, Toulouse.
- Lemaire A., *Jacques Lacan*, Edition Pierre Mardaga, Coll. Psychologie et sciences humaines N°71, 1977, 379 p.
- Spee B. (mars 2003), *Piet-Le-Letton ou comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?* in *La Revue Nouvelle*, n° 3, Bruxelles
- Spee B. (août 2004), *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident*, in *La Revue Nouvelle* n°8, pp.66-81, Bruxelles
- Spee B. , (décembre 2008), *L'Idole de Georges Rodenbach ou L'anorexie comme trouble de l'idéal ? Une application « Du « Comment lire ? » de T. Todorov*, Petites Etudes Littéraires N°1, 25 pages. Texte inédit publié sur le site [www.onehope.be](http://www.onehope.be).
- Spee B. (janvier 2013), « *La Question Humaine de François Emmanuel ou A la recherche des sources d'une éthique Introduction à une poétique* », 16 pages, avec une postface de François Emmanuel.
- Spee B.,(2016), *Introduction aux matriochkas d'Emmanuel Carrère ou Comment sortir du problème de L'avoir et de L'être?*, avec une postface d'Emmanuel Carrère, Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires n°12, 27 pages
- Spee B., *Un enjeu de la pédagogie contemporaine : Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension*, Editons Onehope, Petites études pédagogiques n°4, août 2012, 16 pages.
- Todorov T. (octobre 1970), *Comment lire ?* in *La Nouvelle Revue Française*, n°214.
- Todorov T. (2007), *La littérature en péril*, Col. Café Voltaire, Editions Flammarion, Paris.

### Petites Etudes Philosophiques

- Spee B.(2009) : *Un, Deux, Trois ou L'émergence du sens ?* Essai
- > *Cahier N°1 Le principe de relativité*
  - > *Cahier N°2 Le principe d'émergence*, Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, 47 pages
  - > *Cahier N°3 Le principe de mortalité ou de dette généralisée*, Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, 35 pages
  - > *Cahier N°4 Les limites symboliques de l'imaginaire occidental Introduction via F. Dolto* Editions Onehope, Coll. Les Cahiers, 2018, 24 pages.

Le cahier N °5

**La place  
du Christianisme  
dans l'imaginaire occidental  
ou  
le Christ invisible**

Ce cinquième cahier tente de reconnaître comment le Christianisme a participé à la construction de l'identité occidentale.

Dans l'espace des limites symboliques que nous avons tenté d'explicitier dans le cahier n°4, le Christianisme est aujourd'hui pour un grand nombre de personnes une "fiction" religieuse qui a pris une valeur symbolique et mythique dans l'imaginaire occidental. Cette "fiction" religieuse a structuré des modes de pensée et des architectures bien visibles.

Il importe de voir comment il l'a fait, et de savoir s'il rejoint en tant que superstructure culturel un sous-bassement psychobiologique identifiable avec les conditions mêmes de la poursuite de la vie. Il semble bien que le Christianisme fonde une dimension morale qui offre une forte critique, un avertissement à l'égard de n'importe quel pouvoir politique, y compris religieux.

**Bernard Spee** est philosophe de formation. Il a enseigné la littérature et l'histoire dans les classes terminales au Collège Saint-Hadelin à Visé (Belgique). Soucieux d'une approche systémique des textes et des oeuvres, il est l'auteur de nombreux articles d'analyse sur Hergé mais aussi sur Molière, Simenon, Rodenbach sans oublier la peinture de René Magritte. Il est également l'auteur de plusieurs articles de pédagogie.